

« Pour survivre, les journaux doivent s'adapter »

L'écrivain italien publie son nouveau roman. Il y traite des dérives du journalisme à l'ère d'internet. « Pour survivre, les quotidiens doivent se transformer en hebdomadaires ou investir une autre fonction », assène-t-il.

Dans l'entrée de la maison milanaise d'Umberto Eco, on aperçoit le journal de sa ville natale du Piémont, Alessandria. Au coin des lèvres, l'intellectuel de 83 ans garde un mégot éteint - manière, sans doute, de se retenir de fumer. Il passe fièrement la main sur son ventre aminci, résultat d'un régime qui le prive notamment de whisky, un alcool qui lui tenait parfois lieu de petit-déjeuner. Le Pr Umberto Eco est l'un des plus grands philologues du monde, reconnu très jeune dans ce domaine. En 1980, l'érudition, le mystère et l'ironie de son roman *Le nom de la rose* lui valurent une notoriété planétaire.

Son nouvel opus, *Numéro Zéro* (1), traite des dérives du journalisme à l'ère d'internet, nouveau champ de bataille des idées, de l'information... et des mensonges. Pour que la presse reste garante de la démocratie, de la liberté et du pluralisme, les journaux doivent analyser, pour leurs lecteurs, la véracité de ce qui apparaît sur internet, juge Umberto Eco.

Pourquoi un roman sur le journalisme ?

*J'écris sur ce sujet depuis les années 1970, j'ai toujours sur moi un bloc-notes, et j'ai longtemps débattu de la différence entre information et commentaire avec le journaliste-écrivain Piero Ottone. En résumé, ce roman me trottait dans la tête depuis bien longtemps ! Quant au début de l'histoire, cette image de l'eau qui ne coule pas quand on ouvre le robinet, elle figurait, à l'origine, dans *Le pendule* de Foucault, mais quelqu'un m'a dit que c'était une mauvaise métaphore, donc je l'ai ôtée à l'époque. J'ai exhumé le premier manuscrit de ma cave pour réutiliser cette idée.*

Le roman décrit Vimercate, un

éditeur cynique qui lance un journal pour exercer des pressions et pratiquer le chantage... Pensez-vous à Silvio Berlusconi ?

Si vous voulez voir en Vimercate un Berlusconi, allez-y ! Mais on trouve beaucoup de Vimercate en Italie. Je pensais à Pecorelli, un Italien fondateur d'un genre de bulletin d'agence qui n'arrivait en fait jamais dans les kiosques. Ses informations n'avaient pas besoin d'être publiées : elles atterrissaient sur un bureau ministériel et la seule menace de leur diffusion servait à faire chanter de hauts personnages. Jusqu'à ce que Pecorelli soit assassiné. Sur ordre d'Andreotti, ou d'autres, a-t-on raconté. J'avais en tête ce type de journalisme qui a toujours existé en Italie, et auquel on a récemment donné le nom de « machine à fange ».

Son principe : pour discréditer

un adversaire, pas besoin de l'accuser d'être pédophile ou d'avoir suriné sa grand-mère, il suffit de répandre le soupçon sur sa vie quotidienne. Le livre évoque un magistrat que l'on n'attaque pas directement mais dont on souligne l'excentricité, les chaussettes multicolores... Cela s'est réellement passé.

« L'information n'existe pas, c'est le journaliste qui la crée », pense l'éditeur de votre roman.

Naturellement... Cela dit, mon roman n'est pas qu'un constat pessimiste sur le « journalisme de fange », il se termine avec un programme exemplaire de la BBC. Car il y a journalisme et journalisme. Le plus frappant est que tous les journaux tentent de faire croire que le mauvais journalisme ne concerne que les autres supports. Nombre de quotidiens se sont reconnus

dans Numéro Zéro, mais ils ont fait comme si le roman évoquait les autres.

Le journaliste du roman, Braggadocio, est décrit comme un paranoïaque recherchant coûte que coûte une histoire, et salivant quand il croit en « tenir » une.

Cela se passe au moment où Braggadocio trouve l'autopsie de Mussolini... En préparant le livre, j'ai trouvé l'autopsie complète de Mussolini. Aucun écrivain de cauchemar et d'horreur n'a jamais imaginé une histoire pareille, et cela s'est vraiment passé. Il est ensuite facile d'imaginer comment un journaliste aussi paranoïaque que Braggadocio s'en délecte. Autant que des têtes de mort qu'il dénicher dans une église milanaise. Cela alimente sa chronique, portant sur une conspiration qu'il a inventée...

Là encore, pour ce qui concerne cette église, tout est vrai. Même quand j'écrivais des romans historiques, j'ai toujours affirmé que la réalité est plus romanesque que la fiction.

Aujourd'hui, internet a entraîné une mutation du journalisme. Comment la presse doit-elle réagir ?

Mais la crise du journalisme, un sujet à mes yeux capital et très grave, remonte aux années 1950 et 1960, avec l'arrivée de la télévision ! Les journaux publient, le matin, des informations que l'on connaît déjà. Internet a sans doute repris le flambeau du mauvais journalisme ; quand on lit des quotidiens comme El País, La Repubblica, etc., on pense raisonnablement qu'ils vérifient l'information. Pas comme l'un de ces journaux sensationnalistes anglais du soir : le lecteur doutera de la fiabilité de leur contenu.



LENA
LEADING — EUROPEAN
NEWSPAPER — ALLIANCE

Sur internet, on ne peut distinguer les sources fiables des autres - voyez le succès incroyable de ces pages consacrées à des complots. Pour survivre, les quotidiens doivent se transformer en hebdomadaires, avec sept jours pour construire des reportages. Ou investir une autre fonction : une critique quotidienne d'internet. « Voici ce qui se passe sur le Net, voyez les fausses informations qui circulent, réagissez-y, nous vous les désignons. » Au lieu de cela, on fabrique des journaux en pensant à des lecteurs âgés, dont on croit qu'ils n'utilisent pas le Web. Pourtant, ajouter, à la critique de la réalité quotidienne, une critique de la réalité virtuelle serait un avenir possible pour le journalisme de qualité.

« Numéro Zéro » est une fiction qui vous permet d'évoquer des

Umberto Eco

Né à Alessandria (Piémont) en 1932, docteur en Philologie et Lettres de l'Université de Turin (1954), où il enseigna (ainsi qu'à Florence, Milan et Bologne), il est auteur de nombreux romans et essais et récipiendaire de multiples prix, notamment en Italie, en France et en Espagne.

faits réels.

Je parle de la réalité du journalisme. Les journaux spécialisés de la « machine à fange » existent, et pour une somme raisonnable, je suis prêt à vous en donner les noms...

Comment sortir de la « fange » ?

En diffusant des nouvelles fiables, vérifiées, des éléments de preuve. A la grande époque, si un président des Etats-Unis ne vous plaisait pas, que ce soit Lincoln ou Kennedy, vous l'assassiniez. Un procédé pour ainsi dire honnête, comme en temps de guerre. Alors que pour Nixon et Clinton, la perte de légitimité a découlé d'éléments de leur vie privée. L'un incitait à voler des documents, l'autre se comportait comme l'on sait avec une jeune stagiaire. C'est cela, la machine à fange. Elle a été mise en route contre le juge de Rimini évoqué dans mon roman (il a existé, mais dans une autre ville) : il avait des chaussettes extravagantes, fumait trop... En fait, une de ses décisions avait déplu à Berlusconi. On peut discréditer Netanyahu pour ses actions en Palestine. Mais si, par exemple, on l'accuse de pédophilie, on n'est plus dans le registre des faits, on démarre la machine à fange. Il suffit de créer l'ombre d'un soupçon, d'exploiter un ragot. En Italie, Berlusconi s'est retrouvé dans les cordes à cause de sa relation avec une mineure, pas à cause de faits bien plus graves, comme ses conflits d'intérêts, qui laissaient le public indifférent. Voyez, j'en arrive à défendre Berlusconi !

Vous citez l'opération « Gladio » dans le livre, cela évoque le massacre d'Atocha à Madrid, en 1977, et ses possibles commanditaires d'extrême droite. Le spectre de ces extrémismes revient sous la forme des atten-

tats islamistes. Que vous inspirent ces nouveaux événements sanglants, causés cette fois par des terroristes djihadistes ?

Le nazisme pensait rétablir la dignité du peuple allemand en tuant tous les juifs. Il est né d'une profonde frustration d'un pays après une défaite. Dans ces moments de crise majeure, un chef peut rassembler l'opinion publique en suscitant la haine contre ceux qu'il désigne comme les ennemis. On assiste aujourd'hui à ce phénomène dans le monde musulman : trois siècles de frustrations, après l'Empire ottoman, après l'impérialisme ; cette frustration surgit sous forme de haine et de fanatisme. Je ne sais pas comment lutter contre ce phénomène. Les nazis occupaient un territoire identifiable, ici, c'est plus complexe. Je suis inquiet pour mes petits-enfants.

Envisagez-vous la mort des journaux ?

C'est un risque très grave, parce que, malgré toutes les critiques que je viens d'émettre sur le journalisme, l'existence de la presse reste une garantie de démocratie, de liberté, précisément parce que la pluralité des journaux permet d'exercer une fonction de contrôle. Mais pour survivre, les journaux doivent s'adapter. Ils me semblent se comporter encore comme si le Web n'existait pas : ils ignorent leur principal adversaire !

Le Web est donc l'adversaire du journal ?

Oui, parce qu'il peut le tuer. ■

Propos recueillis par
JUAN CRUZ (« EL PAÍS »)

(1) A paraître le 13 mai prochain (éditions Grasset, 240 pages, traduction collective de l'italien).